



AU CARREFOUR des cultures et des religions

REPÈRES

Pour une approche interculturelle et interreligieuse à l'école !

VÉCU

Se rencontrer d'abord sur le plan humain

PRATIQUES

Citoyenneté mondiale et solidaire
Tout sauf une indifférence religieuse

PERSPECTIVE

Coconstruire une identité

ACTEUR

Des parents en attente

C'est une erreur de démarrer le dialogue interculturel et interreligieux en partant *directement du religieux* », estime **Tanguy MARTIN**, directeur de l'Institut diocésain de formation théologique « La Pierre d'Angle ». Ce n'est qu'à partir du moment où existe une relation humaine bien construite, dit-il, que les points de divergence dans le dialogue interreligieux pourront être plus facilement acceptés.

Michaël DILENA, professeur de religion dans une école secondaire très multiculturelle de Bruxelles, veille à partir systématiquement du vécu de ses élèves, de leurs traditions, avant d'approcher le message spécifiquement chrétien. Mais l'approche interculturelle et interreligieuse a ses exigences, admet **Guy SELDERSLAGH**, directeur du Service d'étude du SeGEC et Secrétaire général du Comité européen pour l'enseignement catholique (CEEC) ; à commencer par la nécessaire maîtrise de la langue d'enseignement, le respect dans la prise en compte de l'Autre et l'ouverture par rapport aux croyances et aux religions.

Dans les pages qui suivent, nous donnons aussi la parole à plusieurs intervenants du colloque organisé dernièrement par le CEEC sur ce sujet. Bonne lecture ! ■

Conrad van de WERVE

Pour une approche interculturelle et interreligieuse à l'école !

Guy SELDERSLAGH

N'entend-on pas souvent dire que le monde est un village ? Dans une société globalisée comme la nôtre, le brassage des cultures, des origines, des religions... fait partie de notre quotidien, et de celui de l'école aussi.

C'est peut-être une « *rétrotopie* »¹ de dire qu'hier, on se ressemblait tous. Dans la rue, au supermarché, dans le bus ou à l'école. Que l'on se ressemblait comme on peut se ressembler, c'est-à-dire sans être semblable, mais en reconnaissant inconsciemment qu'il y avait suffisamment d'éléments pour se sentir appartenir à une même communauté, même si on ne se posait pas la question en ces termes. Et puis, le temps a passé... Les frontières de l'Europe se sont ouvertes, le mur de Berlin tombé, la monnaie unifiée, la libre circulation des biens, services et puis des personnes imposée. Tout cela, pendant qu'une partie du reste du monde s'enfonçait dans une pauvreté grandissante, le terrorisme ou la guerre. L'Europe, elle, résiliente d'un conflit meurtrier, riche de la paix revenue et coulée dans les traités, désirable pour une prospérité sans limites apparentes, exerçait son inexorable séduction.

Un jour, quand l'exotisme d'une occasionnelle présence autre s'est transformé en certitude d'une diversité omniprésente, quand l'illusion de « *tous les mêmes* » s'est transformée en l'illusion de « *tous différents* », une question a commencé à se poser : mais comment fait-on dans la classe, dans l'école pour appréhender la diversité des cultures qui y sont présentes ? C'est là une vraie question, qui doit s'adresser au réel, et non aux peurs et aux fantasmes que cette situation génère parfois. Elle mérite une réflexion théorique et pratique, et doit éviter l'instrumentalisation idéologique (« *c'était mieux avant* » ou son contraire).

Pistes

Au-delà d'une première démarche de « *décolonisation du regard* » qui exige de chacun un effort, quelques idées, qui ne sont certes pas nouvelles, gagnent à être répétées. Une première conviction : mettre la barre très haut dans l'acquisition de la langue d'enseignement. C'est là une base sur laquelle il n'y a pas à discuter. On ne peut faire classe, on ne peut créer une communauté d'apprentissage si, dans les temps scolaires, on ne partage pas la même langue. En milieu pluriculturel, tous les élèves ne la partagent pas d'emblée. Ce n'est pas un patrimoine commun à priori. C'est l'aléatoire de « *tous nés quelque part* » qui les en

a dotés ou pas. Il ne suffit d'ailleurs même pas d'être né au même endroit pour partager un même niveau de langage. Faire partager une même langue avec le niveau le plus élevé pour tous les élèves sera le premier objectif de toute ambition pédagogique interculturelle. Les stratégies seront à adapter au contexte. Faisons confiance aux communautés éducatives, enseignants, directions, éducateurs, agents PMS et, pourquoi pas, parents.

J'ai le souvenir d'une jeune élève polonaise arrivant en Belgique pour entamer le secondaire sans parler ni le français, ni à fortiori le néerlandais, que le statut de ses parents lui permettait d'ailleurs de ne pas suivre. Peu convaincue de ce qu'elle pourrait faire de plus utile durant les heures ainsi libérées, elle décida, crânement, de suivre quand même ces heures de néerlandais. Bien que restant limitée dans son expression orale, cette jeune élève termina son année première de classe, et obtint un des meilleurs résultats en néerlandais ! Mais soyons de bon compte, ce n'est pas avec des exemples d'élèves doués, réussissant des prouesses que l'on croyait inaccessibles, que l'on construira une approche pédagogique interculturelle. L'exemple permet cependant de prendre conscience qu'on ne prête pas toujours assez d'attention aux capacités des élèves à surmonter des obstacles qui nous paraissaient impossibles...



Photo : Institut de la Sainte-Famille d'Helmet (Schaerbeek)

Deuxième conviction, le respect et la prise en compte de la culture de « l'autre ». Hier, dans nos écoles d'apparence monoculturelle, on n'accordait de crédit qu'à une culture élitaire. Aujourd'hui, des éléments de culture venus d'ailleurs trouvent leur place dans la classe. Signalons, à ce titre, l'opportunité pour les élèves de garder le contact avec leur langue et culture d'origine, qui peuvent utilement être travaillées dans les programmes OLC², par exemple. Le modèle scolaire a toujours eu pour ambition d'acculturer les élèves, pour les faire entrer dans une culture scolaire transcendant la culture familiale et sociale d'origine. Il n'est pas impossible de former des adultes dans ce modèle scolaire sans les forcer à faire le deuil des origines. Pour cela, il est impératif que les enseignants soient formés et préparés à une pédagogie vraiment « interculturelle », où les chemins d'accès aux savoirs et au monde de la connaissance coexistent avec le respect des identités, des cultures et des cheminements personnels.

Troisième conviction : le dialogue interreligieux, ou la rencontre interreligieuse a sa place à l'école catholique. Lorsque le religieux ne trouve pas sa place, on l'entraîne à se tapir dans les recoins de l'intime ou de la pratique clandestine, où il n'aura pas l'occasion de se confronter à la raison. Le religieux fait partie de la culture. Il n'y a donc lieu de le faire taire, au risque d'enfouir les ressorts du débat, du dialogue foi-raison qui peut être utilement organisé et encadré à l'école.

On l'aura compris, une approche interculturelle et interreligieuse³ au sein de l'école remettra bien des certitudes en cause. Il s'agira de travailler toujours la langue scolaire et d'apprentissage. C'est par le langage que se construisent l'imaginaire et la personne tout entière. Laisser les préjugés culturels à la porte de la classe pour s'enrichir de ce que la culture non classique peut nous apprendre. Enfin, laisser une porte ouverte sur les croyances et le religieux afin de faire grandir, avec une dialectique foi et raison, les signes d'une appartenance à une société adulte. ■

1. Selon le néologisme utilisé comme titre dans le dernier ouvrage de Zygmunt BAUMAN, *Retrotopia*, Éd. Premier parallèle, 2019

2. Cours d'Ouverture aux langues et aux cultures

3. Lire *Éduquer au dialogue. L'interculturel et l'interreligieux en école catholique*, Éd. Secrétariat général de l'Enseignement catholique de France

Des élèves de toutes confessions

Propos recueillis par Brigitte GERARD

Mgr Jean-Marc AVELINE est évêque auxiliaire à Marseille et président du Conseil pour les relations interreligieuses au sein de la Conférence des Évêques de France. Dans la Cité phocéenne, les écoles catholiques accueillent de nombreux élèves d'autres confessions...

Que pouvez-vous dire de la situation des écoles catholiques de Marseille en termes d'interculturalité ?

Mgr AVELINE : Marseille compte un million d'habitants et connaît un fort brassage culturel et religieux. Un quart de la population est de confession musulmane, il y a une communauté de 80 000 juifs, 15-20 000 bouddhistes, et à l'intérieur de la communauté chrétienne, 80 000 Arméniens, beaucoup de Chaldéens, de Maronites. Il y a, par ailleurs, entre 37 000 et 40 000 élèves dans l'enseignement catholique. Ces écoles sont implantées un peu partout, et certaines se trouvent dans des quartiers à majorité musulmane. Il y a environ dix établissements qui ont plus de 60% d'élèves musulmans, et trois-quatre qui en ont plus de 90-95%. Si les élèves musulmans s'inscrivent dans des écoles catholiques, c'est sans doute pour une question de proximité, mais aussi peut-être parce qu'on y accorde une place à Dieu, ou en tout cas, à une dimension spirituelle de l'être humain. Une autre particularité de Marseille est son énorme disparité économique. On y trouve des quartiers très riches et d'autres qui comptent parmi les plus pauvres d'Europe, où se trouvent justement les écoles à majorité musulmane.

Quelles difficultés les écoles qui accueillent des publics variés peuvent-elles rencontrer au niveau du dialogue entre les différentes communautés ?

Mgr AVELINE : En réalité, il y a à Marseille peu d'établissements pour lesquels on puisse vraiment parler de dialogue. Certains accueillent 90% d'élèves musulmans, d'autres 50%. Pour moi, la difficulté principale est de comprendre ce que signifie être un établissement catholique dans ces conditions-là. Il y a une réflexion à mener sur le projet pédagogique, sur la formation du personnel éducatif au sens large... Il s'agit aussi de travailler sur la dimension catholique, sur le fait de permettre aux enseignants d'habiter de façon sereine la foi catholique. Il faut déployer ce que peut signifier être un établissement avec un projet éducatif catholique, et ce ne sera possible que si les personnes qui y travaillent ont la possibilité d'y réfléchir. Il s'agit de faire un chemin personnel, existentiel, d'être ancré dans une tradition ecclésiale.

Qu'en est-il du cours de religion catholique, dans ce contexte ?

Mgr AVELINE : En France, il n'y a pas de cours de religion comme on l'entend en Belgique. Cela dépend d'un établissement à l'autre. Il y a ce qu'on appelle la culture religieuse, l'enseignement du fait religieux, et d'un autre côté, la catéchèse. La dimension catholique d'un établissement n'est pas simplement liée aux activités de type sacramentel ou autre. C'est le projet pédagogique lui-même qui doit avoir la valeur d'une pastorale, et non pas les activités organisées pour ceux qui sont déjà chrétiens.

Se rencontrer d'abord sur le plan humain

Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Tanguy MARTIN¹ est très régulièrement en contact avec des jeunes et des adultes issus de différentes cultures et religions. Comment amorcer un réel dialogue quand on ne partage pas les mêmes convictions ? Quels défis relever pour y parvenir ? Il nous livre ici quelques clés de nature à nous éclairer.

Quels sont les principaux défis interculturels et interreligieux rencontrés par les écoles catholiques aujourd'hui ?

Tanguy MARTIN : Que ce soit à Bruxelles, Liège, Verviers, Mons ou Charleroi, les écoles ont dû – et doivent continuer à – s'adapter à des publics très variés, arrivant avec de multiples cultures et religions. Et cela ne va pas sans poser de nouvelles questions. Il est important d'accueillir les élèves issus d'une autre culture et d'une autre religion, d'être à leur écoute et de leur permettre d'exprimer leur foi et leurs convictions. Mais il est tout aussi indispensable de leur offrir un autre regard, d'autres approches de la vie, de la culture et de la religion, et de leur permettre d'apprendre à dialoguer dans un réel souci de se comprendre sans chercher à se mettre en supériorité les uns par rapport aux autres.

Il s'agit de leur donner les outils pour, à la fois, rester fidèles à leur culture et à leur éducation et s'intégrer à la culture dans laquelle ils sont immergés, sans qu'ils aient à faire le grand écart entre les deux. Les jeunes, quels que soient le type d'établissement où ils sont scolarisés et le public qui le compose, ne doivent pas rester sur un iceberg. Dans leur vie professionnelle future, ils vont rencontrer de plus en plus de personnes d'origine et de convictions différentes, et tout le monde a intérêt à ce qu'ils puissent se respecter et se parler.

La présence et les revendications parfois « bousculantes » d'élèves d'une autre religion ne peuvent-elles pas aussi être l'occasion de nous poser des questions sur nos propres convictions ?

TM : Les jeunes musulmans devenant progressivement plus nombreux, les écoles se sont retrouvées à devoir gérer des situations inhabituelles, parfois très problématiques. Face à des revendications de plus en plus fortes liées à l'avancée du salafisme, il a fallu qu'elles comprennent mieux ce qu'était l'islam, et surtout *les* musulmans (il existe un monde musulman très varié). Sans oublier les orientations de certains mouvements évangéliques et pentecôtistes, ainsi que l'émergence de replis identitaires ethniques.

Les écoles ont été très surprises de voir que des jeunes veuillent s'affirmer en se réclamant d'une identité religieuse forte, ce à quoi on n'était plus du tout habitué, dans la mesure où le religieux était relégué au second, voire au troisième plan.

Pour entrer dans un vrai dialogue interreligieux, il importe de décoder d'abord sa propre foi et de la revisiter. Si on veut éviter

un syncrétisme un peu simplet, il est utile de pouvoir montrer à la fois ce qui nous distingue et ce qui nous rapproche. Un cours de religion de qualité se doit aussi d'aborder les questions interreligieuses.

Ce qui n'est pas évident, quand on est soi-même en porte-à-faux avec tout cela...

TM : Absolument ! Et non seulement ça, mais certains enseignants ont du mal aussi à se situer par rapport à la notion de neutralité, parfois comprise comme étant opposée à toute forme de religion et visant à renvoyer le religieux dans la sphère privée. Les jeunes ne sont pas à l'aise avec un adulte qui n'est capable d'affirmer aucune conviction, que ce soit celle de croire ou de ne pas croire.

Comment aller réellement à la rencontre de l'autre ?

TM : Très souvent, on veut démarrer le dialogue interculturel et interreligieux en parlant directement du religieux. C'est une erreur ! Ce qui est essentiel – c'est d'ailleurs une invitation de la foi chrétienne –, c'est de nous rencontrer d'abord sur le plan humain. Si on n'a pas un tant soit peu de sympathie pour la personne à qui on s'adresse, si on ne se trouve aucun point commun sur le plan humain, comment dialoguer autour des questions religieuses qui touchent à la vie privée et affective, aux racines ?

Il est indispensable, dans nos écoles, de commencer par essayer de se rapprocher et de découvrir qu'humainement, on se pose tous les mêmes questions sur la mort, l'avenir, le bonheur, l'éducation des enfants, etc. À partir du moment où il existe une relation humaine bien construite, avec du respect et une réelle confiance en l'autre, les points de divergence dans le dialogue interreligieux vont plus facilement être acceptés, et celui-ci pourra se poursuivre.

Comment favoriser cela ?

TM : L'esprit général de l'établissement scolaire est primordial. La bienveillance est indispensable, une bienveillance ni molle, ni mièvre, qui ne signifie pas « *tout accepter les yeux fermés* », mais plutôt « *la capacité de recevoir l'autre avec ce qu'il est, avec ses références, ses convictions et ses comportements parfois choquants, entrer en dialogue avec lui et lui faire comprendre pourquoi, dans cette culture-ci, dans cet établissement-ci, un certain type de comportement commun à tous est attendu* ».

Quand des écoles demandent aux élèves de réfléchir au Règlement

Citoyenneté mondiale et solidaire

Joëlle VAN CAUSENBROECK, professeure de maths à l'Institut de la Sainte-Famille d'Helmet à Schaerbeek

d'ordre intérieur et d'expliquer à quoi ils tiennent particulièrement, quelles que soient leurs convictions, c'est généralement le respect de l'autre qui vient en premier. À partir de là, on peut voir avec eux quelles sont les conditions à mettre en place pour vivre ce respect. Et chacun doit s'adapter pour que cela puisse fonctionner. Et quand elles organisent des célébrations thématiques, précédées d'ateliers permettant notamment aux élèves de rencontrer des témoins de différentes religions, cela marche très bien, chacun apportant la richesse de son culte.

De multiples initiatives sont prises pour favoriser le dialogue interculturel et interreligieux. Les jeunes devraient être davantage informés de tout ce qui se fait dans ce sens en dehors de l'école également. Il est important, pour le bien commun, de créer une fraternité entre les religions. C'est l'idée essentielle à mettre en avant ! Le défi devant lequel nous nous trouvons aujourd'hui, c'est de montrer que la différence ne divise pas, mais enrichit ! ■

.....
I. Directeur de l'Institut diocésain de formation théologique « La Pierre d'Angle », inspecteur de religion pour Bruxelles-Brabant wallon et conseiller pédagogique pour le dialogue interreligieux et islamo-chrétien (El Kalima)

« Dans l'école, beaucoup de cultures et de religions se croisent. Il n'est pas rare que des conflits d'identité créent des difficultés relationnelles et mènent à des regroupements par origines semblables. Bien avant les attentats de Daesh, nous avions déjà mis en place une réflexion sur la radicalisation de nos élèves, et nous faisons le constat que beaucoup d'ados étaient en perte de sens. Un groupe « Sens » a donc été mis sur pied. Il mène des actions pour aider les jeunes à travailler sur une meilleure connaissance d'eux-mêmes, de leur identité, de leur culture et de leur religion. Il est important de partir de la soif qu'ils ont de donner un sens à leur vie et de venir réellement en aide à des personnes.

C'est ce qui est à l'origine du séjour d'immersion au Sénégal, organisé pendant les vacances de Pâques. L'idée était aussi de les sensibiliser à une problématique mondiale différente des conflits israélo-palestinien ou syrien, très présents dans leur esprit, pour élargir leur horizon et viser une éducation citoyenne mondiale et solidaire. Les élèves qui s'inscrivent au voyage s'engagent à être ambassadeurs du projet dans l'école. Ils expliquent la démarche (qui est loin d'être un voyage touristique, puisqu'il s'agit notamment d'aider à la construction d'une ferme agro-écologique avec des jeunes Sénégalais, en vivant ensemble dans des conditions de confort minimales), participent à cinq weekends de formation, systématiquement suivis d'un partage dans les classes, et ne ratent pas une occasion de discuter du projet, par exemple lors de la vente de collations pour le financer. On travaille sur la rencontre de l'autre au Sénégal, il est logique de favoriser aussi la rencontre de l'autre dans l'école.

Ce qui nous occupe, depuis notre retour, c'est la préparation d'une expo vivante, visant à sensibiliser l'ensemble de l'établissement pendant deux « journées Sénégal » en mai. Elles mettent l'accent sur ce qui a marqué les élèves lors de leur séjour : rencontre avec les jeunes Sénégalais, interdépendance Nord-Sud, accès inégal à l'eau, à la scolarité et aux soins de santé... Un documentaire a été réalisé avec le Centre Vidéo de Bruxelles. Il sera présenté en septembre pour relancer le projet pour l'année prochaine.

L'important n'est pas tant de partir que de générer un changement ici par la suite. Les déclics se poursuivent bien après le voyage... Les jeunes ont pris conscience du fait que nous sommes tous interdépendants et qu'on peut agir ici pour changer des choses là-bas. Il est important de relayer ce souci de manière permanente dans l'école, pour que nos ados arrivent à se décentrer et s'ouvrir davantage aux autres et aux réalités du monde. » Marie-Noëlle LOVENFOSSE



Photo : Institut de la Sainte-Famille d'Helmet (Schaerbeek)

Tout sauf une indifférence religieuse

Michaël DI LENA, professeur de religion à l'Institut de l'Enfant-Jésus (enseignement technique et professionnel) à Etterbeek (de la 3^e à la 7^e année)

« Notre population scolaire est assez hétéroclite, les élèves viennent d'un peu partout : du Maghreb, d'Europe de l'Est, d'Afrique subsaharienne... Il y a, dès lors, aussi pas mal de religions différentes. Au niveau du christianisme, on compte des catholiques, des évangélistes, des protestants, des orthodoxes, et il y a beaucoup de musulmans. Cela ne pose pas de problème. Les élèves savent qu'ils sont dans une école catholique, et ils y viennent avec un esprit ouvert.

En fait, cette interculturalité et interreligiosité, c'est une chance, et je m'en sers dans mes cours. On peut partir des élèves, de leurs traditions, de leur culture pour faire un tas de choses, même si mon travail reste de leur amener le message spécifiquement chrétien, en leur donnant des éléments de réponses de cette religion par rapport aux grandes questions existentielles. Ce qui m'intéresse, c'est surtout de montrer aux jeunes qu'il y a un socle commun entre les différentes religions, le judaïsme, l'islam, le christianisme. Je leur propose des études de textes comparées, comme par exemple Caïn et Abel, dans le cadre de la thématique de la violence. Je peux aborder ça dans la Genèse, dans le Coran et voir comment chaque livre travaille ce récit, en leur montrant que cela nous rassemble davantage que cela nous divise. Je pars de ce qu'on a en commun pour aller ensuite vers le spécifique, toujours dans le respect des convictions. Cela demande, bien sûr, une certaine maîtrise des contenus de la religion musulmane.

Il faut pouvoir orienter les élèves s'ils n'ont pas bien compris quelque chose, toujours en se référant à des textes. Quand vous montrez de l'intérêt et du respect pour la religion islamique, vous emmenez ces jeunes avec vous dans vos démarches et vos réflexions. Ce qu'il ne faut pas faire, en revanche, c'est les braquer, monter les religions les unes contre les autres, dire qu'on est dans la vérité et qu'ils sont dans l'erreur. Je leur fais comprendre que toutes les religions sont respectables, qu'elles ont toutes une part de vérité, et à partir de là, on peut construire quelque chose ensemble. C'est finalement plus enrichissant que si je n'avais que des élèves chrétiens ou catholiques. Il n'y aurait plus cette implication culturelle et existentielle, ce vécu, ces traditions qui enrichissent les cours... Dans mes classes, il y a tout sauf de l'indifférence religieuse ! Pour ces élèves, c'est quelque chose d'essentiel. Ils attendent le point de vue de la religion et ne craignent pas de travailler des textes un peu ardu. Il faut voir comment ils arrivent à s'approprier des textes de l'Ancien Testament, des prophètes ! » **Brigitte GERARD**



Coconstruire une identité

Propos recueillis par Géraldine VALLÉE

« Interculturalité » et « interreligieux » sont des notions très présentes dans notre société actuelle. Quel défi pour les écoles catholiques ?

Francis CAMPBELL : Un défi pour l'enseignement catholique est de se poser la question : comment faisons-nous pour intégrer les élèves ? Une culture religieuse présente dans la sphère publique devrait servir de point de départ pour les groupes religieux qui se sentiraient vulnérables ou marginalisés. Cette culture permettrait d'établir une grammaire commune en ayant des acteurs engagés et qui participent à la vie sociale, et non pas en étant exclus de la société.

Quels sont, selon vous, les défis auxquels l'éducation catholique va devoir faire face ?

FrC : La population se sécularise de jour en jour. Par conséquent, il existe un risque d'une plus grande disparité entre les personnes croyantes et celles qui ne le sont pas. Cette situation nous fait réfléchir à la manière dont l'enseignement catholique contribue, au travers de sa propre existence, à une pluralité que notre démocratie se doit d'intégrer.

La société anglaise, que vous connaissez forcément bien, est souvent décrite comme multiculturelle. Y a-t-il une approche interculturelle spécifique dans l'enseignement catholique au Royaume-Uni ?

FrC : En effet, nos écoles catholiques accueillent des élèves et des professeurs de croyances diverses. Il ne s'agit pas de fournir un service éducatif pour une communauté catholique, mais bien d'inviter les autres à coconstruire notre *ethos*, notre identité. Cela réduit à néant le mythe selon lequel les religions ne peuvent collaborer et coexister, en suivant le même but.

Les écoles catholiques britanniques sont soutenues par l'État...

FrC : En moyenne, 25% des enfants britanniques se rendent dans des écoles confessionnelles, majoritairement anglicanes et catholiques. Ces établissements sont populaires auprès des parents, notamment car c'est un lieu qui permet une connexion entre l'école, l'Église et la société. Le futur de ces écoles est donc partie intégrante du contrat entre l'État et la société, et entre l'Église et la société. En ce qui concerne la situation au Royaume-Uni, l'histoire de la religion catholique est caractérisée par une volonté de sortir de l'exclusion. Aujourd'hui, il est de notre devoir de prendre place dans la société en s'assurant que la notion d'exclusion ne fait pas partie du paysage. Nous nous voyons comme constructeur d'un bien commun, et il importe de garder ce souhait actuel qui est de protéger la pluralité.

Comment peut fonctionner l'enseignement catholique dans un contexte culturellement non chrétien ?

FrC : J'ai vécu trois ans à Karachi, capitale du Pakistan. Là, les jeunes filles du Couvent de Jésus et Marie chantaient leurs prières chrétiennes et musulmanes ensemble. Aussi, le Lycée Saint-Patrick pour garçons a vu sortir deux politiciens notables (dont l'ancien président Pervez MUSHARRAF) : l'un hindou, l'autre musulman, et pourtant élevés au sein d'un même établissement de confession catholique. Ces exemples illustrent parfaitement la force de l'enseignement catholique, qui veut aller au-delà des communautés. ■

Quelle peut être l'approche interculturelle dans l'enseignement catholique ? **Francis CAMPBELL**, ancien ambassadeur du Royaume-Uni auprès du Saint-Siège, nous offre un regard large qui se réfère à la fois à ce qui se vit dans son pays et à ce qu'il a pu observer durant sa carrière de diplomate.

Aux Pays-Bas, un tiers des élèves de l'enseignement primaire fréquentent une école catholique. Comme chez nous, certains établissements situés dans des grandes villes accueillent majoritairement des élèves d'autres religions. La théologienne **Toke ELSHOF**¹, qui a mené une vaste enquête auprès de parents aux quatre coins du pays, a pu notamment s'entretenir avec certains de confession musulmane.

Vatican

À l'ère de la mondialisation, dans un processus en continuelle évolution qui impacte de nombreux pans de la vie personnelle et collective, l'éducation doit pouvoir construire les bases d'un dialogue pacifique et permettre la rencontre des diversités. **Mgr Vincenzo ZANI**, Secrétaire de la Congrégation pour l'Éducation catholique, propose cinq pistes de travail :

- **la reconstruction du pacte éducatif**, pour rétablir la valeur de la relation éducative ;
- **l'éducation à la citoyenneté**, indispensable pour former un nouveau citoyen qui sache aller au-delà de l'individualisme et du relativisme ;
- **la culture du dialogue**, pour favoriser des parcours de connaissances et d'expériences respectueux de la pluralité des individus et des groupes ;
- **l'éducation à la transcendance**, une dimension sans laquelle les élèves seraient privés d'un élément essentiel dans leur formation et leur développement personnel ;
- **l'inclusion**, car dans un parcours pédagogique authentique, la culture du dialogue devient culture de l'inclusion, où l'autre est une présence qui me met sans cesse face à des situations nouvelles.

Mgr ZANI souligne que la centralité d'un humanisme à la fois intégral et solidaire est évidente.

Myriam BADART

Des parents en attente

Conrad van de WERVE

« Ces parents m'ont souvent exprimé que, si l'islam a une place importante à la maison, le choix de l'école correspond à la conviction que l'avenir de leurs enfants est aux Pays-Bas et, en tout cas, en Occident », explique Toke ELSHOF. « Ils apprécient le respect que l'on a, dans ces écoles, pour les traditions et pour la religion de façon générale. Ils estiment aussi qu'elles portent davantage d'attention aux autres religions que les écoles publiques, reprend-t-elle, mais certains m'ont, par contre, indiqué qu'ils n'apprécient pas trop quand leurs enfants doivent par exemple participer à une célébration religieuse, car ils estiment que c'est contraire à leur liberté de conscience. »

Cela étant, rappelle la chercheuse, le Coran ouvre la possibilité de participer à de telles célébrations comme invité : « Le fait de se rendre dans une église comme on irait au musée ne pose pas de problème, c'est la participation à l'office qui les ennuie davantage. »

D'autres parents ont répondu que l'école pouvait aussi contribuer à leur propre instruction religieuse, dans un contexte où l'analphabétisme religieux est plus fréquent parmi les jeunes générations. « D'ailleurs, ils jugent souvent les jeunes enseignants peu instruits sur le plan religieux, et pas suffisamment formés. »

À plus large échelle

Toke ELSHOF a aussi entendu d'autres acteurs, qui sont venus compléter les témoignages : directions, enseignants, Pouvoirs organisateurs... Il apparaît que l'école est souvent considérée comme une interface entre le milieu familial, vu comme rassurant par les parents, et un monde extérieur qui le serait nettement moins. Qu'ils soient pratiquants ou non, ceux-ci voient leurs enfants grandir dans un monde toujours plus interculturel et interreligieux.

« L'analphabétisme religieux et la diversité religieuse sont ainsi deux facteurs qui poussent bien des parents à opter pour une école confessionnelle. Par le passé, l'éducation religieuse se faisait de façon triangulaire : à l'église, à l'école et à la maison. » Aujourd'hui, cela a bien changé, rappelle la théologienne : « La pratique religieuse appartient souvent au passé, et les familles assurent moins ce rôle. » D'où une attente plus grande envers l'école. ■

1. Professeure assistante à l'Université de Tilburg, Pays-Bas



Aux Pays-Bas comme en Belgique, plusieurs écoles catholiques situées dans des grandes villes accueillent majoritairement des élèves d'une autre confession.